

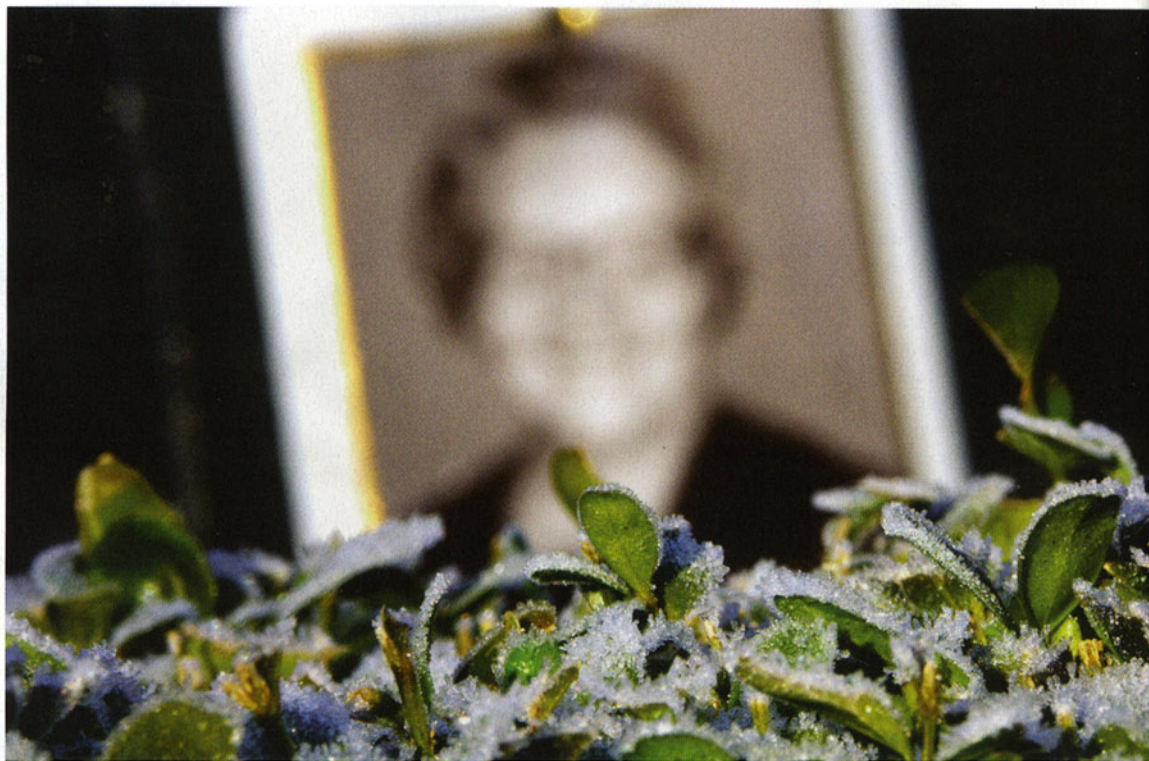


KUSTURICA DANS LE TEXTE

Le deuxième livre du cinéaste Emir Kusturica, un recueil de six nouvelles dans la veine du « réalisme magique » de ses films, sortira le 7 janvier chez JC Lattès, où il avait publié son autobiographie en 2011.

"FRENCH LITERATURE"

Le cycle de rencontres « French Literature in the Making », qu'Olivier Barrot (il fête par ailleurs le 5000^e numéro de son émission « Un livre, un jour » sur France 3) anime à la Maison française de l'université de New York entre dans sa huitième saison consécutive. Après Maylis de Kerangal (le 27 octobre), Guy Goffette y interviendra le 1^{er} décembre, Mathias Enard le 23 février, Pierre Lemaitre le 23 mars et Sylvie Germain le 27 avril.



LE CHOIX DE L'OBS

Brise de mère

FILS ET MÈRE, PAR JACQUES CHAUVIRÉ, LE TEMPS QU'IL FAIT, 128 P., 16 EUROS.

★★★ A la veille de sa mort, le 4 avril 2005, j'avais rencontré Jacques Chauviré dans son petit appartement de Neuville-sur-Saône. L'auteur des « Passants », de « Partage de la soif », de « la Confession d'hiver » était, à 90 ans, plus léger, menu et fluët qu'un enfant. Il se déplaçait comme s'il apprenait à marcher, en se tenant aux meubles. Ce vieil ami des jeunes morts – Albert Camus, son premier éditeur, et Jean Reverzy, son camarade de fac – m'avait dit trouver au grand âge une vertu, et une seule : la faculté baudelairienne d'accéder enfin au « *vert paradis des amours enfantines* ». Le médecin généraliste de Neuville avait cessé de publier en 1980, mais il était réapparu, en 2003, avec un bref récit, « Elisa ». Il y faisait le délicat portrait de la jeune nounou aux yeux verts dont il prétendait être tombé amoureux à l'âge de 5 ans et dont le souvenir rayonnant l'avait dédommagé du malheur où sa famille était alors plongée. C'est que Jacques Chauviré était né en 1915, alors que son père tombait, en héros, sur le front de Champagne. Il avait grandi à Lyon et à Genay, sa proche campagne, au milieu de femmes en deuil, sous le portrait du poilu barré d'un crêpe noir. Sa mère, veuve de guerre « *blessée pour la vie* », avait même voulu lui retirer son prénom pour lui donner celui du disparu, Ivan. Elle l'aimait aussi fort qu'elle pleurait son mari et l'appelait « *ma consolation* ». A mesure que son fils chéri grandissait, elle jalousait les filles qu'il regardait, le suppliait de ne jamais l'abandonner, l'étouffait de son exclusive tendresse. Il avait trop longtemps partagé son grand lit et

son immense mélancolie pour le lui reprocher. Ce texte inédit, rédigé pendant l'hiver 1985 dans la maison de Genay et son jardin où chante le loriot jaune, est la lettre d'adieu et de gratitude que Jacques Chauviré adresse à sa mère, Fanny, qui s'est éteinte aux premiers jours de la Seconde Guerre. Il la tutoie et la regrette au présent de l'indicatif. Certes, il la trouve trop forte et plutôt laide, il est souvent indisposé par l'odeur de beurre que son corps exhale et que son parfum, Trois Fleurs d'Houbigant, ne suffit pas à chasser, il la juge possessive et envahissante, mais il lui doit tout : la passion charnelle, presque sexuelle, de la nature, la science du jardin qu'elle ordonnait au rythme du calendrier républicain pour mieux réfuter les fureurs de la guerre, la connaissance des oiseaux, l'apprentissage des couleurs (« *le rouge pourpre du sang qui témoigne des blessures, le bleu du ciel qu'habite mon père et le drapeau* »), le goût de l'écriture avec une plume Sergent-Major, le désir croissant de soigner les corps qui souffrent, et l'espoir que ceux qui se sont aimés se retrouveront après leur mort. Il imagine ainsi se blottir bientôt dans les bras de celle qui a déjà rejoint son mari et qui a sans doute rencontré, là-haut, la jolie Elisa dont elle était, ici-bas, un peu jalouse. « *Comme tu es simple!* » dit Jacques Chauviré de sa mère. Et comme ce beau livre est simple, lui aussi. Il est d'un vieil homme enfantin pour qui la littérature ressemblait à une eau jallissante et pure.

JÉRÔME GARCIN